

## "Si mes soins"...

"Si mes soins pouvaient t'engager,  
Me dit un jour le beau Sylvandre,  
D'un air tendre...  
—Que ferais-tu?" dis-je au berger.

Il demeura comme une idole  
Et ne répondit pas un mot,  
Le grand sot!  
Il faut l'envoyer à l'école...

Claudine un jour dit à Lucas:  
"J'irai ce soir à la prairie,  
Je vous prie  
De ne point y suivre mes pas".

Il le promit et tint parole.  
Ah! qu'il entend peu ce que c'est,  
Le benêt!  
Il faut l'envoyer à l'école!

L'autre jour, à Nicole, il prit  
Une vapeur auprès de Blaise:  
Sur sa chaise,  
La pauvre enfant s'évanouit.

Blaise, pour secourir Nicole,  
Fut chercher du monde aussitôt.  
Le nigaud!  
Il faut l'envoyer à l'école.

MARIVAUX.

Vaudeville de  
"L'école des Mères".

## Noel Endeuillé

("Emma et Camille").  
... Vous du malheur victimes passagères,  
Sur qui veillent d'un Dieu les regards paternels,  
Voyageurs d'un moment aux terres étrangères,  
Consolés-vous: Vous êtes immortels.

(DELILLE).

Cette année-là, il faisait triste dans la maison.

Naguère, comme dans les autres demeures, régnait là aussi la joie et la gaieté. Comme autrefois, on s'était réjoui longtemps à l'avance de tout le bonheur qu'apporte avec elle la fête de Noël.

Il y a peu de temps encore, on évoquait les longues files de parents, d'amis se rendant, dans la nuit blanche, à la messe de minuit; et le retour si gai, si plein d'entrain à la maison paternelle où avait lieu le traditionnel réveillon.

Là, autour de la table familiale, le père et la mère, entourés de leurs nombreux enfants contemplant avec satisfaction ces figures débordantes de jeunesse et de vie.

Mais soudain, comme le coup de vent, à l'autonne, brise la branche desséchée, un malheur s'est abattu sur cette famille: la faucheuse. L'aveugle faucheuse a semé le vide et la désolation...

Les jours qu'on espérait si joyeux et qui s'annonçaient sous de si riants aspects ne sont plus maintenant que des jours remplis de tristesse et d'amertume. Elle n'est plus.

Ceux qui ont vécu avec elle et qui l'ont pleurée, feront seuls, cette fois, et silencieux la route qui conduit à l'église; et la place où elle s'asseyait jadis à la table demeurera désormais inoccupée...

Consolés-vous, pourtant, vous qui l'avez aimée, en songeant qu'elle est allée, vous devançant quelque peu, fêter aux cieux la Noël éternelle...

François du VAL.

Montréal, 16 décembre, 1912.

## Au Nationoscope

"Paye, Baptiste"

La foule continue cette semaine encore, d'assister au défilé si amusant des personnages de la Revue de Ral et Val, où Baptiste et Zoé conduisent Laurier et Borden; où Bourassa, Monk, Guérin, (not' maire), Jos. Bégin, Bruno Nantel et... Pierre Loti figurent également...

Il semble que les auteurs aient voulu réunir dans cette Revue tous les faits susceptibles d'égayer les habitués de ce théâtre. Et le succès ne les a pas trompés.

LEON.

Ce journal est publié par la Société de Publication Laval.

Rédaction.—Noël Fanteux.

Administration.—J. B. Mauveville

Adresse:

"L'Étudiant".

Université Laval,

Montréal.

## "Nos amis les canadiens"

(Extrait)

"A un Français les jeunes gens Canadiens, il faut le dire franchement, ne paraissent pas polis; encore moins que leurs contemporains de France, ils savent se présenter. Se vantant d'avoir "des manières démocratiques", ils ne savent pas, en général, et ne veulent pas dire une phrase aimable pour aborder quelqu'un; ils se plaisent à être abordés brusquement et gaiement par une question, et congédiés de même par un simple; "Bonjour-Bonsoir!" Ils parleraient volontiers comme le "général" américain du célèbre roman vécu "Cow-boy", qui disait à un jeune Français pénétrant dans son bureau: "Une autre fois, entrez sans frapper, comme un homme libre, et gardez votre chapeau! que Dieu damne les coutumes serviles d'Europe!"

Ils entrent communément le chapeau sur la tête et le cigare aux lèvres dans un bureau ou une étude de notaire où des jeunes filles comme c'est l'usage, sont employées à travailler.

Le sans-gêne de la plupart des étudiants est un renaissant sujet de stupéfaction pour les professeurs qui viennent de France. Habitant toute la journée dans l'université, ils y causent, y fument, y crachent, y rient, y errent, même à la porte des salles de cours, et vivent dans les couloirs avec leur chapeau sur la tête, sans que ce couvre-chef se soulève jamais quand un professeur passe, et si celui-ci en marque quelque surprise aux débonnaires administrateurs de l'université, ils lui répondent sérieusement que les étudiants sont chez eux et que c'est aux professeurs à passer chapeau bas.

Quand ils viennent aux cours, ces messieurs, qui s'entendent si bien, à certains jours solennels, pour faire une ovation au maître, ne se gênent pas pour parler, rire, faire tout haut des réflexions, partir bruyamment en bande avant la fin, interpellent au besoin le conférencier et le forcent parfois à renoncer à la parole, et cela, non point, comme il se voit en France, dans des moments d'âpres luttes d'idées, mais en temps normal.

Au milieu d'une des grandes villes, lorsque la "retraite" annuelle est prêchée aux étudiants canadiens dans leur chapelle, ils accourent nombreux pour le commencement de chaque instruction, mais sitôt que l'orateur a eu fini d'annoncer son sujet, beaucoup se détachent de partout, du haut même ou du milieu de la chapelle, et tout bonnement s'en vont.

Le plus beau tumulte auquel il m'ait été donné d'assister en ma vie, ce fut le concert annuel et payant, donné dans une université et sous son patronage, par les étudiants d'une de ses facultés: chaque entrée de professeur, seul ou avec sa femme, était saluée, selon le degré de popularité de chacun, par une bordée d'acclamations ou de sifflets; l'arrivée des étudiants avec leur famille, leurs soeurs ou leur "sweet-heart" par toute espèce de cris d'animaux et de plaisanteries; de gros appels étaient dirigés d'une tribune à l'autre, et cela recommandait à propos de chaque morceau du concert, en formant un tumulte grandissant, que je ne quittai que lorsque je ne me sentis plus la force de le supporter. Invariablement antithèse que ce "chahut" sauvage devant tant d'habits noirs et de brillantes toilettes de soirée, sous l'éclattement des feux électriques.

Une semblable influence atteint la jeunesse anglaise du Canada, et plus profondément encore; on le voit bien dans la même ville où, sur ses traditions britanniques de si haute correction, elle a greffé des coutumes de saecage annuel de théâtre, et, entre camarades, de plaisanteries dangereuses.

Nous devons reconnaître que le public canadien, pourtant si bon enfant, s'impatiente souvent de ce sans-gêne de ses étudiants, qui, à l'université, nuit à ses propres plaisirs littéraires et pourrait arriver, il le craint, à compromettre en France la bonne renommée du Canada. Mais il ne s'aperçoit peut-être pas que son propre exemple est souvent, sur ce point, une médiocre école pour la jeunesse".

Louis ARNOULD.

Un peuple qui s'alcoolise est un peuple qui s'étirole; un peuple alcoolisé est un peuple en voie de disparaître.

Dr. LEGRAIN.

## Librairie Saint-Louis

Papeteries, livres, journaux, jouets, impressions et reliure, etc., Cadeaux pour les fêtes, calendriers de fantaisie, agendas et almanachs pour 1913.

Tél. Bell Est 2660

288 Ste-Catherine Est, près St-Denis

## NATIONOSCOPE

SEMAINE DU 23 DECEMBRE 1912

### "ROGER LA HONTE"

## THEATRE-NATIONAL

SEMAINE DU 23 DECEMBRE 1912

### "LES 2 ORPHELINES"

Notre Feuilleton.

No 6

JACQUES VINGTRAS

L'ENFANT

par Jules Vallés

(Suite)

Un tapage de ruche ou de ruisseau,—dès qu'elles sont seulement cinq ou six, à travailler,—puis grand'midi sonne, le silence. Les doigts s'arrêtent, les lèvres bougent, on dit la courte prière de l'Angelus. Quand celle qui la dit a fini, tous répondent mélancoliquement: Amen! et les carreaux se remettent à bavarder...

Mon oncle Joseph, mon tonton comme je dis, est un paysan qui s'est fait ouvrier. Il a vingt-cinq ans et il est fort comme un boeuf; il ressemble à un joueur d'orgue; la peau brune, de grands yeux, une bouche large, de belles dents; la barbe très noire, un buisson de cheveux, un cou de matelot, des mains énormes toutes couvertes de verrues,—ces fameuses verrues qu'il gratte pendant la prière.

Il est compagnon du devoir, il a une grande canne avec de longs rubans, et il m'amène quelquefois chez la Mère des Menuisiers. On boit, on chante, on fait des tours de force; il me prend par la ceinture, me jette en l'air, me rattrape et me jette encore. J'ai plaisir et peur! puis je grimpe sur les genoux des compagnons; je touche à leurs mètres et à leurs compas, je goûte au vin qui me fait mal, je me cogne au chef-d'oeuvre, je renverse des planches, et m'éborgne à leurs grands faux-cols, je m'égratigne à leurs pendants d'oreilles. Ils ont des pendants d'oreilles.

"Jacques, est-ce que tu l'amusés mieux avec ces messieurs de la bachelierie" qu'avec nous?"

—Ah! mais non!

Il appelle "Messieurs de la bachelierie", les instituteurs, professeurs, maîtres de latinage ou de dessin, qui viennent quelquefois à la maison et qui parlent du collège tout le temps; ce jour-là, on m'ordonne majestueusement de rester tranquille, on me défend de mettre mes coudes sur la table, je ne dois pas remuer les jambes, et je mange le gras de ceux qui ne l'aiment pas! Je m'ennuie beaucoup avec ces messieurs de la bachelierie, et je suis si heureux avec les menuisiers!

Je couche à côté de tonton Joseph, et il ne s'endort jamais sans m'avoir conté des histoires—il en sait tout plein,—puis il bat la retraite avec les mains sur son ventre. Le matin, il m'apprend à donner des coups de poing, et il se fait tout petit pour me présenter sa grosse poitrine à frapper; j'essaye aussi le coup de pied et je tombe presque toujours.

Quand je me fais mal, je ne pleure pas, ma mère viendrait.

Il part le matin et revient le soir.

Comme j'attends après lui, je compte les heures quand il est sur le point de rentrer.

Il m'emporte dans ses bras après la soune, et il m'emène jusqu'à ce qu'on se couche, dans son petit atelier, qu'il a en bas, où il travaille à son compte, le soir, en chantant des chansons qui m'amuse, et en me jetant tous les copeaux par la figure; c'est moi qui mouche la chandelle et il me laisse mettre les doigts dans son vernis.

Il vient quelquefois des camarades le voir et causer avec lui, les mains dans les poches, l'épaule contre la porte. Ils me font des amitiés, et mon oncle est tout fier; "il en sait déjà long, le gaillard! Jacques dis-nous ta fable!"

Un jour l'oncle Joseph partit.

Ce fut une triste histoire!

Mme Garnier, la veuve de l'ivrogne qui s'est noyé dans sa cuve, avait une nièce qu'elle fit venir de Bordeaux, lors de la catastrophe.

Une grande brune avec des yeux énormes, des yeux noirs, tout noirs, et qui brûlent; elle les fait aller, comme je fais aller dans l'étude un miroir cassé, pour jeter des éclairs; ils roulent dans les coins, remontent au ciel, et vous prennent avec eux.

Il paraît que j'en tombai amoureux fou. Je dis "il paraît" car je ne me souviens que d'une scène de passion, d'épouvantable jalousie.

Et contre qui?

Contre mon oncle Joseph lui-même, qui avait fait la cour à Mlle Céline Garnier, s'y était pris je ne sais comment, mais avait fini par la demander en mariage et l'épouser.

L'aimait-elle?

Je ne puis aujourd'hui répondre à cette question, aujourd'hui que la raison est revenue, que le temps a versé sa neige sur ces émotions profondes; mais alors, au moment, où Mlle Céline se maria, j'étais aveuglé par la passion.

Elle allait être la femme d'un autre! Elle me refusait, moi si pur. Je ne savais pas encore la différence qu'il y avait entre une dame et un monsieur, et je croyais que les enfants naissaient sous les choux.

Mais tout de même, je tressaillais quand ma tante me tapotait les jupes et me parlait en bordades. Quand elle me regardait d'une certaine façon, le coeur me tournait, comme le jour où sur le Breuil, j'étais monté dans une balançoire de foire.

J'étais déjà grand: dix ans. C'est ce que je lui disais:

"N'épouse pas mon oncle Joseph! Dans quelque temps, je serai un homme: attends-moi, jure-moi que tu m'attendras! C'est pour rire n'est-ce pas la noce d'aujourd'hui? Ce n'était pas pour de rire, du tout; ils étaient mariés bel et bien, et ils s'en allèrent tous les deux.

(A Suivre)



E PUR! SI MUOVE!